

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.

Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

Nous expédions, pour la dernière fois, ce numéro gratuitement à ceux dont nous possédons les adresses.

Prière à ceux que notre organe intéresse de nous envoyer leur abonnement accompagné du montant.

L'ÉTAT SOLDAT OU POLICIER

Si vous rencontrez un de ces sentencieux personnages qui affirment la nécessité d'un gouvernement, offrez-vous le plaisir de lui demander sur quoi repose l'idée de cette nécessité.

Le seul fait de lui poser la question lui fera écarquiller les yeux démesurément. Votre homme aura instinctivement un petit mouvement de recul ; il vous toisera, des pieds à la tête, avec un je ne sais quoi dans le geste et la physionomie, qui exprimera le plus complet ahurissement.

S'il ose se permettre une exclamation, il s'écriera : « Mais vous êtes fou ! Sans gouvernement, pas d'ordre. Sans ordre, pas de civilisation ! D'où sortez-vous, mon cher, pour douter ainsi de la nécessité d'un gouvernement. »

Supportez vaillamment l'orage. Laissez passer, sans broncher, l'ouragan des formules indignées, la tempête des stupéfactions virulentes.

Puis, vous mettant bien en face de votre interlocuteur et le regardant froidement dans les yeux, contentez-vous de lui dire : « Monsieur, puisque vous affirmez, comme un axiome, qu'un gouvernement est nécessaire à l'ordre, au progrès, à la civilisation, il doit vous être facile d'établir qu'un gouvernement est pour le moins utile à toutes ces excellentes choses ; veuillez donc me donner quelques preuves de cette utilité ; fournissez-m'en quelques exemples et je vous tiendrai quitte de toute démonstration complémentaire. »

Plus d'une fois, il m'est arrivé de tenter l'expérience, et je dois à la vérité de dire que, chaque fois, le « gouvernemental » auquel j'ai tenu ce langage en a été tout d'abord fortement estomaqué et, sur le coup, en est resté interdit.

Alors, faisant mine de prendre en pitié son embarras et de lui tendre la perche, mais en réalité pour donner plus de force à ma question et la préciser, j'ajoute : « Voyons, monsieur, laissez-moi vous aider. Est-ce le gouvernement qui cultive la terre, qui sème le grain, qui pétrit le pain, qui jette les vêtements, qui bâtit les maisons, qui couvre la planète du réseau magnifique de nos voies de communication, qui jette à travers le monde les idées nouvelles, qui favorise les initiatives fécondes, qui écrit les livres, qui active le développement scientifique, qui multiplie et perfectionne les machines agricoles et industrielles, qui alimente les sources de vie et de bien-être ? »

A chacune de ces interrogations, mon interlocuteur est obligé de répondre par la négative.

Alors, je poursuis : « Quelle est-elle l'utilité de votre gouvernement ? Si tout ce que je viens d'énumérer, et qui, dans son ensemble, constitue la vie matérielle et morale des sociétés humaines, si tout cela se fait sans lui, en dehors de lui et, le plus souvent, malgré lui et en dépit des obstacles qu'il suscite, à quoi est-il bon ? Répondez ! »

En fin de compte, le bonhomme féru d'autorité balbutie que le gouvernement est indispensable à la défense des frontières et à la sécurité des biens et des personnes ; qu'en un mot, il est préposé au salut de la patrie et au maintien de la propriété, perpétuellement menacées par l'ennemi de l'extérieur : l'étranger, et par l'ennemi de l'intérieur : le révolté.

Telle est bien, en effet, l'unique raison d'être des institutions qui fonctionnent sous le titre de gouvernement. Et pour quiconque admet, comme une inéluctable fatalité, la division de la terre en Patries antagoniques, en nations vivant en état constant et nécessaire d'hostilité latente ou déclarée, pour quiconque pose en principe que la propriété doit fatalement revêtir un caractère privé et rester le privilège d'une classe au lieu de devenir le patrimoine commun, il est indiscutable qu'une civilisation qui repose sur ces notions définies de patrie et de propriété ne saurait se passer des institutions gouvernementales, car un tel concept de propriété et de patrie implique rigoureusement celui de gouvernement.

Dans cet ordre de considérations, les faits confirment à l'envi les données du raisonnement. C'est ce qui explique que, quelle que soit l'époque de l'histoire qu'il plaise à l'observateur de consulter, il ne lui sera pas possible de surprendre un gouvernement qui ne soit ou ne paraisse être en guerre contre les Etats étrangers ou contre les ennemis de la Constitution dont il a la garde.

Il est avéré que l'Etat est et ne peut être que soldat ou policier. S'il fait face aux entreprises des nations rivales, il fonctionne comme soldat ; s'il guerroye contre les factions de l'intérieur, il fait œuvre de police.

Mais s'il cessait un seul instant d'agiter le spectre de l'invasion ou de l'insurrection, le gouvernement serait perdu, parce que son inutilité éclaterait et que son inutilité éclatant, révélerait sa nocuité.

Car, alors, il viendrait à la pensée de tous qu'il est absurde d'entretenir à frais énormes une armée de parasites et sinécristes qui ne rendraient aucun service en échange des formidables prélèvements qu'ils opèrent sur le travail national ; chacun arriverait promptement et sans effort à cette conviction qu'il y aurait folie à conserver, dans la gigantesque machine sociale, un si dispendieux rouage devenu superflu ; tous comprendraient enfin que l'Etat, jamais producteur, est un dévorant, et que, s'il faillit à sa mission de guerre ou de répression, cet insatiable consommateur doit être supprimé.

Aussi, jetez les yeux sur les gouvernements d'Europe. Examinez-les au hasard comme ils se présentent à votre esprit : l'Empire des tzars est miné à l'intérieur par la Révolution qui gronde sur tous les points du territoire, tandis qu'à l'extérieur, la guerre le saigne en hommes et en argent ; l'Empire d'Allemagne s'inquiète des redoutables progrès du socialisme ; la royauté espagnole a à lutter contre le mouvement anarchiste qui s'intensifie et se manifeste journellement ; la Belgique, puissance neutre au point de vue international, s'arme formidablement contre les soulèvements périodiques de la classe ouvrière ; la République parlementaire de France agite tour à tour, parfois même simultanément, le spectre de l'invasion et de la Dictature.

Présentement, celui de l'invasion n'épouvante pas grand monde et celui de la Dic-

tature paraît avoir fait son temps. On n'en impose pas *in aeternum* à une nation de quarante millions d'habitants avec un grotesque comme Déroulède, un imbécile comme Philippe et un prétendant pour rire comme Victor.

On ne tient pas davantage constamment en haleine un peuple nerveux, imaginaire et impressionnable comme le peuple français, en fixant ses regards sur la trouée des Vosges.

Aussi, je suis inquiet.

Je sais qu'un gouvernement ne peut pas rester l'épée au fourreau, le glaive dans sa gaine. Je ne vois pas très clairement contre quel ennemi il tirerait l'épée : on n'a pas toujours l'occasion d'imaginer des Kroumirs ou la bonne fortune de conquérir un Madagascar ! Je ne vois pas non plus distinctement quels conspirateurs il pourfendrait de son glaive.

Outre qu'il est dangereux, le jeu des complots finirait à la longue par paraître suspect.

Mais il est une conspiration permanente, la seule qu'appréhendent réellement tous les gouvernements, la seule qui leur soit sincèrement redoutable, et, contre laquelle ils peuvent, sans jamais l'appauvrir, puiser dans l'arsenal que la loi met généreusement à leur disposition.

Cette conspiration c'est celle que fomentent tous les êtres de Justice et de Liberté, qu'exaspèrent les mauvais vouloir et la corruption des gouvernants et que révoltent les iniquités sociales. Cette conspiration se propose de mettre fin, par la réconciliation des intérêts, aux tueries internationales, et de clore, par la Révolution sociale, l'ère des persécutions et des servitudes. Cette conspiration a pour but de fonder la fraternité universelle et d'assurer à chacun — sans distinction de sexe, ni de race — la part de bien-être, de savoir et d'affection que réclament son corps, son intelligence et son cœur.

Internationale et communiste, cette conspiration est la négation vivante de cet organisme de sang, de corruption et de vol, qu'on s'étonnera, quelque jour, de n'avoir pas anéanti depuis longtemps : l'Etat.

Il convient de prévoir que c'est contre cette conspiration, à défaut d'une autre, demain, que le gouvernement brandira ses foudres.

Aux révolutionnaires de ne pas se laisser surprendre ; qu'ils se tiennent prêts à la riposte.

Sébastien FAURE.

DIEU DÉMORALISATEUR

Dieu jaloux, sombre turlutaine,
Cauchemar d'enfants hébétés,
Il est temps, vieux croquemitaine,
De te dire tes vérités.

Eugène POTTIER.

L'existence de Dieu ne peut plus être soutenue aujourd'hui qu'à titre d'hypothèse, mais hypothèse nullement nécessaire. La science, en effet, explique la vie sans avoir besoin de l'intervention d'un être omnipotent.

Certaines personnes, pourtant, s'attachent à cette entité, parce que, disent-elles, il faut l'idée de Dieu pour réfréner les mauvais instincts des humains, pour leur dicter une morale.

Cette opinion est d'autant moins soutenable qu'il est impossible d'agir moralement lorsque l'on croit en Dieu.

En effet, un théiste a foi en une récompense ou un châtement derniers ; s'il hésite

entre deux actes, voici le raisonnement qu'il se tient : ici, c'est la géhenne ; là, c'est le paradis ; il est donc de mon intérêt d'aller là. Mais, dans son choix, il n'entre aucune considération vraiment morale.

Il vous parlera du bien et du mal ; mais, en approfondissant tant soit peu, vous verrez qu'il ne s'agit, au fond, que d'agir dans un but de lucre pour faire le bien (ce qu'il appelle le bien), et que c'est courir au malheur éternel que faire le mal (ce qu'il appelle le mal).

Et l'on voudrait nous faire croire que c'est être moral que d'agir sous de telles conditions !

C'est de l'immoralité la plus grossière.

Il y a aussi une figure de croyant que nous n'avons pas encore connue quant à nous, mais qu'il ne faut pas désespérer de voir se produire.

A notre époque, où bourgeois chrétiens et travailleurs arrivés ont plein la bouche du mot altruisme, il ne serait nullement étonnant de voir ceci : une personne, théiste fervente doublée d'une altruiste accomplie, faisant métier d'étrangler les enfants sous prétexte que l'humanité se corrompt de plus en plus, et qu'ils seraient certainement voués à l'enfer s'ils grandissaient dans un tel milieu. Ils iraient, ainsi tués, sûrement en paradis, vivraient heureux, éternellement, à côté du Père, et parmi ses plus infatigables lâches-eul.

Des bonnes âmes vont crier : « Mais cette personne se perdrait en accomplissant de tels actes ».

Le décalogue, en effet, dit : « Homicide point ne seras ». Mais s'il est par pur amour du prochain que l'on tue ? Voilà le Bon Dieu bien embarrassé et capable d'en jeter sa langue au Diable ?

D'ailleurs, la décision de Dieu importerait peu à une telle personne. En enfer, elle serait un martyr du Crucifié lui-même et grillerait sereinement en songeant qu'elle a fait des heureux, beaucoup d'heureux.

Du reste, si elle était catholique, elle d'aurait, à la fin de ses jours, qu'à regretter sincèrement ses actes et à s'adonner non moins sincèrement à la pénitence ; même, si elle était quelque peu « galetteuse », le pape mèlerait volontiers ses prières aux siennes ; d'autre part, les petits anges qu'elle aurait faits ne seraient sans doute pas, de leur côté, *immoraux* au point de prendre la reconnaissance pour un vain mot, et, à force de caresser la barbe de fleuve du Père Omnipotent, celui-ci céderait sans nul doute, — il est si bon !

On peut dès lors se figurer les scènes attendrissantes — d'un attendrissement paradisiaque ! — qui auraient lieu à l'arrivée du bon étrangleur : « Mon cher petit, j'ai eu bien du mal à t'estourbir, va ! Et toi, ta mère — qui depuis s'est suicidée de douleur et grille pour cela en enfer, la vieille bête ! — la mère faillit me surprendre. Elle m'aurait tué, la coquine !... etc., etc. »

Et osez affirmer, messieurs les croyants, qu'un théiste assassin de ce genre est inconcevable, qu'il ne s'est même jamais produit ?

La Loi, par quoi Dieu a été remplacé ou appuyé, produit bien des monstres de cet acabit-là ; n'a-t-on pas vu le père qui tue son enfant parce qu'elle s'est laissée aller à son instinct d'amour, et cela dans l'intention de sauver, non plus l'âme, mais l'honneur de la famille ?

Donc, pour servir Dieu — un Dieu qui demande qu'on le serve ? — tout est bon, pourvu que l'on agisse sincèrement ; et l'on peut arriver aux pires exactions pour peu que l'on soit scrupuleux et qu'on ait envie de bien faire les choses.

Comment s'étonner, dès lors, de la canaillerie, de l'humeur cruelle qui est au fond de l'âme des plus fervents bergers délégués par Dieu pour conduire notre pauvre humanité. Dans leur idée, sans doute, la torture purifie celui qui la subit, et, par conséquent, celui qui la donne. Une telle chose est logique de leur part, car ils imitent en cela leur Dieu ; la différence, c'est que leur travail de tortureur ne peut être fait sur une aussi grande échelle que le sien.

Tout athée anarchiste, tout homme de cœur — car seul est bon celui qui prétend ne s'imposer en rien à personne — a remarqué combien la race qui pleure et prie au pied des idoles est méchante et raffinée

dans ses vengeances, combien peu de générosité perce à travers sa résignation hypocrite. On a pu en chercher la cause partout : elle est à côté de l'effet. Par le fait même qu'un homme croit en Dieu, il est méchant. Quel être, en effet, est plus monstrueusement méchant que Dieu lui-même ?

Le philosophe Guyau, dans une belle page, que je citerais si je l'avais sous la main, nous raconte un rêve : une nuit, un ange l'ayant pris sur son épaule, il se voyait emporté vers le paradis de l'Évangile. Mais, à mesure qu'il s'éloignait de la terre, une rumeur montait, qui lui rappelait le bruit de l'eau sur les sommets, lorsqu'elle pleure le long des roches. C'était un mélange de sanglots et de prières qui se fondaient en une désolante symphonie. « Qu'est cela ? dit-il attristé à l'ange qui souriait. — Ce sont, répondit celui-ci toujours radieux, les prières des hommes qui, de la Terre montent vers Dieu. — Comme je pleurerai si j'étais ce Dieu ! s'écria le philosophe. Et, le cœur déchiré, il se laissa retomber sur la Terre, pensant qu'il restait en lui trop d'humanité pour vivre au ciel.

Mais Dieu, lui, a le cœur autrement dur que celui d'un mortel. Il écoute, depuis des milliers d'années, ces plaintes et ces sanglots en souriant toujours et ne fait rien pour les transformer en chants de bonheur et d'amour. Il n'aurait pourtant qu'à le désirer !

Nous serions dès lors bien naïfs de croire que ceux qui ont l'audace de le dire bon et de l'adorer comme tel ont un cœur plus tendre que le sien ; il les a démorales et leur cœur ne bat plus que pour la mécanique. Comme le Tartuffe de Molière, ils enseignent tous les Orgueus de la terre

... à n'avoir affection pour rien.

C'est par eux que l'histoire est rouge : quel grand tueur, depuis Charlemagne jusqu'à Gallifet, ne croyait pas en un Dieu de bonté ?

En revanche, l'histoire est belle par les athées. Quand, sur la terre, n'y aura-t-il plus que des athées ?

HOMO.

LA RÉVOLUTION RUSSE

Nicolas II a peur, sa vie est un lourd cauchemar, ses jours et ses nuits sont troublés par le spectre de la révolution. Ses courtisans et les grands ducs préparent leurs malles en claquant des dents.

Les sujets de l'empereur autocratique sortent de leur torpeur multi-séculaire. Les paysans affamés prennent la terre et en détruisent les possesseurs.

A Saint-Petersbourg, à Odessa, à Lodz, à Moscou, les habitants redoublent assaillant soldats et policiers en réclamant la liberté.

Il y a quelques mois, l'ignoble Serge, oncle du pacificateur de la Haye, était bombé par un membre du parti socialiste, héros de la pensée.

L'équipage du *Potemkin* maltraité par les officiers, tuait quelques uns de ceux-ci, désarmait les autres et arborait crânement le drapeau de la révolte.

Son odyssee émut vivement l'allié de la France et fit tressaillir d'allégresse les partisans de l'émancipation intégrale des travailleurs.

L'œuvre des nihilistes se poursuit malgré la répression. Les ouvriers conscients déportés en Sibérie, pendus ou fusillés par les monstres du tsarisme ne sont pas morts en vain. Les étudiants, professeurs ou écrivains exilés à des milliers de verstes, au pays glacé, n'ont pas semé inutilement le grain de l'idéal.

L'empire moscovite craque de toutes parts ; les Trépoïff ont beau massacrer, emprisonner, torturer, ils n'empêcheront point l'anéantissement de l'autocratie jadis si puissante, aujourd'hui chancelante ou caduque.

Les moujicks ou du moins un certain nombre d'entre eux renoncent au *popisme* et disent aux propriétaires du sol : « Crevez, fainéants ! La terre est à qui la cultive ! »

L'élément libéral, enflammé par l'exemple de la bourgeoisie française, prend part prudemment à la lutte, ne voulant point se compromettre irrémédiablement.

Le silence absolu que fait peser sur son peuple le tyran de Péterhof, gêne la petite noblesse, les industriels, les commerçants, les intellectuels.

Alors ces messieurs qui s'accommodaient fort bien d'un empire constitutionnel ou d'une république modérée ne marchent plus avec les révolutionnaires qui, tout en exigeant la liberté de réunion, d'association, la liberté de la presse et sans attacher une importance extraordinaire au suffrage universel, veulent davantage et utilisent la violence, la violence jusqu'au triomphe complet, la violence au service d'idées précises, contre l'immense machine d'oppression dont le rouage nominal fonctionne à quelques kilomètres de la capitale des steppes.

La guerre russo-japonaise a mis à nu les tares, les infamies de l'empire du *Petit Père*. Les vols, les crimes de la bureaucratie, les méfaits de la bande vorace des animaux de cour, l'imbécillité de Nicolas, l'incurie et l'ignorance des chefs militaires ont livré cinq cent mille hommes à l'abattoir.

M. de Witte, grand industrialiste, serviteur du patronat russe, a cru servir habilement les desseins de son maître. La folie des débouchés à coups de canon, le rapt de la Mandchourie, la guerre utilisée comme moyen de gouvernement, tout cela a précé-

pit le dénouement du drame qui bouleverse en ce moment la Russie.

La révolution est en branle là-bas. Ses succès et ses revers, ses manifestations reproduisent l'état d'esprit habituel des dirigés et des dirigeants. Ceux-ci sont naturellement féroces, ceux-là ripostent comme ils peuvent. Souhaitons les voir donner la préférence aux moyens indiqués par la situation, car plus que jamais la force est l'acchense des sociétés.

Qui veut la fin veut les moyens. La pusillanimité en période révolutionnaire serait un non sens.

Contre les cosaques, les policiers et les soldats, le calme ne peut prévaloir. L'empire russe est pourri ; qu'on l'enfousse.

Les bombes éclatent, réduisant en miettes les suppôts de la tyrannie. Les revolvers sont de la partie. Les dragons pénètrent dans les habitations et en égorgent les locataires, enfants, jeunes filles, femmes, vieillards.

Les grévistes sont fauchés impitoyablement.

En certaines villes, des abrutis ou des agents de l'empereur assassinent les juifs, parce que les israélites sont accusés d'être les ennemis du drapeau russe, des icônes, des institutions tsariennes.

Drumont se frotte joyeusement les mains et caresse amoureusement sa barbe négligée.

Les juifs pauvres défendent la révolution. Les juifs riches auxquels les autres parasites doivent sans doute des foudrures de roubles sont payés à coups de baïonnettes et leurs magasins mis au pillage. Les juifs, boucs émissaires de toutes les réactions, Les gouvernements en ont bien besoin quand leur cassette est vide.

Nicolas II a octroyé à ses esclaves une constitution. Cette constitution est encore sur le papier. Ah ! les constitutions ne font pas le bonheur. Je m'en méfie. La nôtre nous a tant déçus.

Les dominateurs promettent tout et ne donnent rien. Leurs paroles sont menteuses, leurs déclarations, les exploités en connaissent la valeur.

Il ne faut pas que la révolution russe soit escamotée par les *étatsistes*. Tout serait à recommencer. A vrai dire, tout reste à faire. L'empereur règne toujours ; de Witte et son camarade Trépoïff, l'illustre de Gallifet, de Saint-Petersbourg, terrorisent à outrance.

Les porteurs d'actions russes se demandent néanmoins si ça durera longtemps. Jugez de leur tristesse si la révolution triomphante les dépouillait à bon escient. Les pauvres ne doivent rien aux riches. Ce sont ceux-ci qui doivent restituer aux *démés*.

Jaurès pense que le gouvernement socialiste appelé à succéder à Nicolas II ne doit pas décréter la banqueroute.

Contrairement au pondu de phrases qui rédige en chef l'*Humanité*, j'affirme que le peuple russe, maître de ses destinées, doit, s'il est logique, faire table rase du tsarisme et se laver les mains, en s'écriant : « Allez au diable, gouvernants, nous sommes libres ! »

Antoine ANTIENAC.

Mystifications Populaires

II

Suffrage universel

Méflons nous des Grecs et surtout de leurs présents. (Énéide).

Les défenseurs honteux du suffrage universel, après avoir constaté son impuissance à améliorer le sort des vaincus de la vie, en étaient arrivés à déclarer au Congrès tenu au Havre en 1880, qu'ils étaient décidés à tenter un dernier essai (maintes fois renouvelé depuis cette époque) avant d'abandonner cette arme vermoulue.

Aujourd'hui, ils insinuent qu'ils vaut mieux se battre avec un tronçon d'épée que de renoncer à la lutte.

La rhétorique est sans doute un art fort agréable ; mais ce n'est pas d'hier qu'on a dit que comparaison n'était pas raison. Et si cette figure sert à orner le style, elle ne saurait équivaloir à un argument.

A ce compte-là, qui nous empêcherait de comparer l'urne du scrutin à la boîte de Pandore d'où sont sortis, d'après la mythologie, tous les maux qui ont désolé le genre humain ; ou encore d'emprunter à Beaumarchais l'image d'après laquelle le suffrage universel soutiendrait la révolution comme la corde soutient le pendu ?

Laissons ces paroles aux conférences que tiennent les futurs marchands de paroles pour s'exercer à défendre ou à attaquer la veuve et l'orphelin.

Prenez les choses pour ce qu'elles sont. Non, le suffrage universel n'est pas une arme tronquée ni vermoulue ; il constitue, au contraire, le plus formidable engin de guerre que le machiavélisme ait confectionné dans l'intérêt des classes « spoliatrices », suivant l'heureuse expression du millionnaire Lockroy, qui doit s'y connaître.

Le plus fort cesserait bientôt d'être le plus fort, a écrit fort judicieusement l'auteur du « Contrat social », s'il ne transformait sa force en droit et l'obéissance en devoir.

Le suffrage universel n'a point d'autre objet : Agiter, devant les yeux des simples, le mirage décevant des lointains espoirs, tout en les faisant acquiescer, dès maintenant, à leur propre asservissement. Ce dogme a son rite, ses fidèles et ses

pontifes. C'est une religion à la mode qui est en train de succéder aux anciennes religions qui finissent par tomber en désuétude et ne vont pas tarder à aller rejoindre les vieilles lunes.

Mais avant d'examiner par le menu ce succédané laïque du papisme, que l'on travaille à accommoder aux goûts du siècle, il convient peut-être de chercher sa filiation et de remonter à son origine.

Ce travail est de la plus haute importance car s'il est prouvé que le suffrage universel n'est qu'un « don de joyeux avènement » octroyé à la multitude par la bourgeoisie, au moment de son ascension au pouvoir dont elle venait de déposséder les aristocrates d'ancienne souche, nous serons plus à l'aise pour en apprécier la moralité.

En 1793, la Convention, plus pressée de légiférer que de laisser le peuple maître de ses destinées, avait voté, le 24 juin, la Constitution dite de l'an II.

Les patriciens de l'ancienne Rome avaient usé du même stratagème lorsqu'ils exagéraient les revendications soutenues par les Gracques sachant bien que ceux-ci ne tarderaient pas à périr sous leurs intrigues et que les réformes votées ne seraient jamais mises à exécution.

C'est précisément le sort qui fut réservé à la Constitution de 93, qui ne fut pas plus appliquée que le décret qui avait décerné un milliard d'indemnité aux défenseurs de la patrie.

La Constitution de 93 ne contient guère qu'un article qui soit d'un intérêt palpitant pour les prolétaires ; c'est celui qui prescrit la *délibération* et le *vote sur les lois* dans les assemblées primaires.

Tous les autres articles sont d'ordre administratif et purement réglementaire.

Parmi ces derniers figure la nomination des députés au suffrage universel et direct.

L'exercice de la Constitution de 93 fut suspendu jusqu'à la paix à la demande des délégués des assemblées primaires, non pas, comme l'ont insinué les ennemis des institutions populaires, parce que cette constitution était impraticable, mais uniquement en raison de la crise exceptionnelle que traversait la France à cette époque.

Tous les citoyens valides, requis par la levée en masse, avaient été incorporés dans les armées ; le territoire envahi sur presque toutes ses frontières à la fois, était, en outre, ravagé par la guerre civile au Sud-Est, au Midi et à l'Ouest.

Dans de telles conditions, il était vraiment impossible de fonctionner comme en temps normal.

Mais lorsque le moment fut arrivé de mettre à exécution le pacte si solennellement juré, la faction de bon et de sang, qui détenait alors le pouvoir, fit plonger dans les cachots, déporter et périr sur les échafauds sous le nom de terroristes et d'anarchistes, tous les citoyens qui s'avisèrent de réclamer la mise en vigueur du pacte fondamental.

Limonde croupion de la Convention, cette faction thermidorienne, composée d'hommes tarés que Bonaparte lui-même, qui leur devait son élévation, stigmatisa de l'épithète de *pourris*, fabriqua alors la Constitution de l'an III, qui supprimait la souveraineté populaire et n'en laissait subsister que la caricature sous le vocable ironique de suffrage universel.

Telle est la panacée que les fondateurs de la bourgeoisie moderne, cette tourbe immonde de sangsues publiques, de traitres, d'agioteurs, de munitionnaires et d'agents prévaricateurs de tout calibre, jetèrent en pâture à la naïveté de leurs victimes.

Napoléon, en succédant à ces satrapes, se crut assez fort pour retirer au peuple son amusement favori.

Sous la seconde restauration, un partisan de la branche aînée des Bourbons, l'abbé de Genoude reprit cette idée en sous-œuvre au profit de son idole, dans la persuasion où il était que les bourgeois enrichis et les prêtres manipuleraient à plaisir la matière électorale.

Le 24 février 1848, le Gouvernement provisoire, qui venait de s'installer à l'Hôtel-de-Ville, suivit les mêmes errements.

Il craignit, un instant, de se voir dépasser par les révolutionnaires, qui exigeaient impérieusement la *souveraineté réelle et effective du Peuple*.

Mais ces disciples de Machiavel, pour détourner l'orage, eurent recours à un subterfuge qui réussit toujours sur les foules disposées à l'enthousiasme.

Bien qu'ayant en mains les preuves certaines de l'éloignement du roi, qui se rapprochait des côtes, ils feignirent de croire que Louis Philippe s'était retiré dans les forts de Vincennes, d'où il s'apprêtait à rentrer dans Paris à la tête de ses satellites, gorgés d'or et de vin.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le courage des combattants et les déterminer à évacuer l'Hôtel-de-Ville pour se diriger vers la barrière du trône pendant que Louis Philippe, apeuré, arrivait sur le littoral de la Manche.

C'est au moyen de ce stratagème, généralement peu connu, que le suffrage universel fut intronisé dans les mœurs.

(A suivre).

ATOME.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à une date ultérieure, la publication de La Substance Universelle, d'Albert Bloch et Paraf-Javal, dont nous avions annoncé devoir commencer la publication dans le présent numéro, ainsi que la suite de notre feuilleton l'Anarchie, par P. Kropotkine.

Causerie Ouvrière

HEUREUX ÉVÉNEMENT

Dès l'instant qu'une organisation prétendra défendre ouvertement la classe ouvrière, elle sera aussitôt en butte aux persécutions gouvernementales. Or, les syndicats rouges ne peuvent s'attendre à autre chose de la part des gouvernants. Ces derniers sont les défenseurs acharnés du régime social si merveilleusement agencé pour le maintien des privilèges bourgeois et la perpétuation du système capitaliste basé sur l'exploitation.

Aussi, tout ce qui se passe actuellement ne doit pas nous surprendre.

L'organisation syndicale des exploités est comme un fort qui se dresse menaçant devant la citadelle bourgeoise. Il n'est donc pas surprenant que les défenseurs de cette citadelle fassent leur possible pour détruire le fort ou empêcher son édification totale. L'instinct de conservation est toujours plus accentué parmi les heureux de la vie que parmi les miséreux.

Ce qui doit moins nous surprendre encore, c'est que les défenseurs de la citadelle bourgeoise se refusent à fournir les matériaux nécessaires à l'achèvement du fort.

Cela explique la réaction naturelle qui se produit actuellement contre les syndicats ouvriers, contre leurs Bourses du travail.

La presque totalité des Bourses du travail sont des immenses plus ou moins conséquents accordés aux ouvriers pour y abriter leurs syndicats.

Mais, ainsi que l'a proclamé la semaine dernière, à Alger, le Ministre de l'Intérieur, Etienne, « les Bourses du travail ne sont pas accordées aux ouvriers pour qu'ils en fassent des foyers d'incendie révolutionnaires ».

Tant que l'on espère par des restitutions mesquines, apprivoiser les militants ou les corrompre afin d'arriver à émasculer l'énergie ouvrière et canaliser l'action syndicale par l'enrégimentement des syndicats, il y eut une apparente accalmie. On subventionna sans trop recrépiner, d'autant mieux que les intérêts électoraux l'exigeaient.

Mais lorsqu'on s'aperçut que la désagrégation ouvrière n'allait pas assez vite et qu'au contraire, malgré les quelques salignements, traités à leur classe, le mouvement ouvrier devenait de plus en plus menaçant, alors le gouvernement prêta l'oreille aux exhortations de la presse réactionnaire et se mit à sévir.

Dans tous les mouvements de réaction, l'on a vu les persécuteurs guidés par des renégats de la classe ouvrière. La réaction actuelle ne fait pas exception. Ce sont des militants ouvriers ambitieux, dépités de voir leurs combinaisons et leurs manœuvres déjouées, qui furent les instigateurs de la campagne entreprise par les domestiques de la bourgeoisie contre les organisations syndicales révolutionnaires.

C'est une constatation pénible mais point désespérante. Tout ce qu'on veut, c'est d'abord arracher des mains des révolutionnaires la conduite de l'œuvre réelle d'émancipation ouvrière par les syndicats. Ce qu'on veut, c'est le mouvement syndical aux mains des soi-disants réformistes pour qu'ils accomplissent, à leur aise, l'œuvre de castration à laquelle ils se sont voués et pour laquelle ils récoltent déjà, pour le moins, les encouragements des patrons, des politiciens et des gouvernants. D'autres délateurs cyniques, d'autres calomnieux orduriers obtiendront certainement aussi un avancement bien mérité dans les égouts parisiens.

Ce qu'on veut surtout par ces mesures imbeciles de répression contre l'organisation syndicale rouge, c'est enrayer la propagande révolutionnaire qui se fait depuis plusieurs mois sur la question des 8 heures à obtenir au 1^{er} mai 1906 et sur le repos hebdomadaire. L'agitation commence à peine.

Et comme il est difficile de s'attaquer à l'élément syndical tout entier, on s'attaque à ses organismes : la Confédération générale du travail et la Fédération des bourses ont été, par les ordres du préfet de la Seine, exclues de la Bourse du travail de Paris. Cela n'empêchera rien. Au contraire !

La façon subite dont fut ordonnée cette exclusion laissent interdits les camarades fonctionnaires de ces deux organisations qui n'en font qu'une. Mettre leurs papiers, leurs documents en sûreté fut leur premier souci. C'était une mesure de prudence et de sûreté qui sera comprise de tous ceux qui savent ce qu'est une administration syndicale comme la Confédération, susceptible de devenir la proie des cambrioleurs malpropres du préfet de police et de son acolyte le préfet de la Seine.

Donc, l'organisme central du syndicalisme en France n'est plus l'hôte de la ville de Paris.

Est-ce un mal ?

Au contraire, c'est un bien. Et si l'on ne craignait pas que ceux qui ne connaissent pas nos intentions, ou qui sont toujours portés à les interpréter avec malveillance, ne nous appliquent certains vers fameux de la fable du « Renard et des Raisins », nous dirions que rien ne pouvait nous arriver de plus profitable.

C'est d'abord un certificat d'incorruptibilité que décernent aux militants de la Confédération, les pouvoirs publics. C'est ensuite un aveu, dénué d'artifices, de l'utilité

et de l'efficacité de notre action syndicale révolutionnaire antimilitariste. C'est une reconnaissance formelle de la puissance de la Confédération générale du travail. C'est, enfin, une mise en demeure aux syndicalistes, d'avoir à s'affranchir de toute tutelle et, loin de vouloir des organisations plus ou moins factices, d'en forger de réellement fortes et actives, qui ne compteront désormais que sur elles.

Les syndicats vraiment révolutionnaires doivent se passer de subvention : c'est entendu. Mais nous ne blâmons point ceux qui, sans bassesse, sans concession acceptent des subsides des municipalités ou d'ailleurs, et qui surent en faire bon usage. Mais nous avouons que ce jeu qui consiste à montrer jusqu'où peut aller l'absence de préjugés est parfois très dangereux, car, comme je le disais en commençant, ceux qui habitent confortablement l'édifice social n'admettront pas longtemps qu'on prenne pierre à pierre ce qui forme leur abri pour en édifier un autre habité par des gens tout disposés à détruire et remplacer le leur en supprimant, si besoin est, ses habitants et ses défenseurs.

En un mot, des sauteurs, des satisfaits, des arrivés, des ambitieux seraient illogiques et naïfs de subventionner des individus sincères et énergiques travaillant à leur élimination.

On ne subventionne pas l'antimilitarisme ; on ne subventionne pas la propagande syndicale révolutionnaire ; on ne subventionne pas la révolution. Cela s'est fait, peut-être, mais c'était par inadvertance.

Lois de les décourager, la mesure prise contre la Confédération générale du travail, ne peut qu'accroître l'activité des militants syndicalistes.

Si l'antimilitarisme a été donné comme motif aux répressions gouvernementales et municipales contre plusieurs Bourses du travail, c'est bien la preuve incontestable que cette propagande antimilitariste est celle qui effraie le plus la bourgeoisie et qui affole le mieux les détenteurs de l'autorité. N'est ce pas une bonne raison pour continuer de plus belle ?

Les libertaires ouvriers hésiteront-ils encore à ouvrir avec nous dans les syndicats pour arriver enfin à susciter cette révolution sociale dont on parle toujours et qu'on semble ne vouloir jamais effectuer. L'organisation syndicale est en route vers l'indépendance.

Bientôt, aucune chaîne ne retiendra plus la masse ouvrière qui tente de s'élaner à la conquête du bien-être et de la liberté ! rien ni personne ne seront capables de briser son élan, si toutes les énergies qui s'isolent et, par cela même, se vouent à l'impuissance, consentent à se mêler aux multiples énergies qui se rencontrent dans les syndicats.

Que tous les salariés, que tous les exploités qui ont des idées de révolte viennent les semer sur ce terrain syndical fraîchement remué, ils verront quelle jolie moisson leur réserve un proche avenir.

Le syndicat ? La Bourse du travail ?... Cela vaut mieux que l'isolement impuissant ou le bluffage décevant des groupes d'affinités philosophiques. Cela vaut mieux que croupir dans le marais empuanti d'ambition et de crapulerie qu'on appelle la politique. Cela vaut mieux que perdre son temps à la fréquentation inutile des snobs et des dilettantes de l'anarchisme intellectuel.

Si les énergies libertaires n'avaient si longtemps été réfractaires au groupement syndical, les syndicats, au lieu d'être des nids de résignés, eussent été des foyers de révolte, et les Bourses du travail, au lieu de devenir des souricières, des postes de police, seraient devenues des forteresses redoutables, des pépinières d'individualités énergiques et décidées, capables de donner l'élan nécessaire et le coup d'épaule indispensable pour renverser ce qui nous barre le chemin de l'avenir prévu et désiré.

G. YVETOT.

CHRONIQUE LOCALE

Considérant comme adversaire TOUTE LA PRESSE locale, nous n'avons demandé à aucun journal local d'annoncer notre apparition.

Seul le *Réveil du Centre* l'a annoncée.

L'impartialité dont a usé ce journal à notre égard nous oblige à déclarer que nous le remercions de son attitude au même degré que ceux qui ont conservé le mutisme.

Oui, merci à tous.

Nous sommes des adversaires.

" L'ORDRE. "

Discutons

Au meeting de protestation contre les poursuites intentées à Texier, deux orateurs élargissant le débat alléguèrent que la question économique est inséparable de la question politique ; ces allégations ne sont pas une preuve suffisante pour que je me rallie à cette manière de voir. Non seulement les anarchistes, mais aussi de nombreux socialistes attestent que, question économique et question politique sont en profond antago-

nisme, que l'une (la question économique) doit divorcer complètement avec la politique.

Pour les anarchistes il n'y a pas deux ou plusieurs politiques, toutes les politiques se valent, et, si nous reconnaissons que parmi les politiques, il s'en trouve quelques-uns de sincères — ils peuvent se compter — nous faisons, néanmoins, bloc et nous les combattons tous avec la même rigueur ; les meilleurs sont souvent les plus dangereux. Mais pour les orateurs en question il n'en est pas de même, politiques, ils auraient dû nous dire quelle est pour eux la meilleure politique ; après tout nous ne sommes pas obligés de connaître quelle est celle qu'ils jugent bonne.

Il y a autant de politiques qu'il y a de politiques. L'abbé Desgranges ne pense pas comme l'abbé Ardant, Pierre Bertrand ne pense pas comme Chabrouillard, Tourgnol comme Labussière, et quoique l'Unité socialiste existe, dit-on, Jaurès, Guesde, Vaillant, etc., ne pensent pas du tout de la même façon, au contraire, sur des questions essentielles, il sont en absolu désaccord. Faut-il aussi parler d'Hervé, ce politicien anti-politicien (?) qui pourtant paraît à lui seul posséder plus d'énergie que tous les socialistes pontifiants.

Non camarades, la politique est trop corruptrice pour l'allier avec la question économique ; cette dernière renferme toute la vie matérielle et morale. La première ne renferme que des germes morbides contaminant tout ce qui l'approche.

Comme on pourrait arguer que moi non plus je ne prouve rien, brièvement, au risque d'y revenir, je vais donner des raisons.

Si les lois sont faites sans l'assentiment unanime de ceux qui les doivent subir, elles sont sans effet ou souvent produisent l'effet contraire qu'on en attendait.

De plus, l'individu, moralement et physiquement n'échappe pas aux lois naturelles du transformisme. Ce qui lui semble juste et vrai un moment, peut lui apparaître injuste ou erroné un instant après. Pourquoi donc des lois faites par des individus ni plus ni moins infailibles que les autres ? Croire à l'infailibilité de certains individus est encore un reste de mysticisme indigne d'anti-cléricaux.

Mieux vaut éduquer l'individu à faire ses affaires lui-même, ou du moins à ne pas se forger de nouvelles chaînes. Attendre d'un Messie-Parlement l'amélioration de son sort est un leurre, nous en avons de nombreux exemples.

Mais, m'objectera-t-on, si, sur des points capitaux, des candidats pensaient identiquement, ceux-ci élus et formant une majorité au Parlement, nous obtiendrions sans violence des améliorations essentielles à notre situation. Il n'en est rien ; jamais une majorité quelconque n'a existé en tant que parti politique.

J'ai dit que la question économique seule devait nous intéresser, je vais esquisser le pourquoi.

Suivant Ibsen, l'individu seul se trouve le plus fort, cela est vrai pour certains cas, mais le besoin d'organisation se fait sentir pour des cas multiples et péremptoirement essentiels, notamment l'amélioration méthodique de la classe ouvrière qui doit se poursuivre jusqu'à son complet débarras du joug autoritaire.

Pour ce faire, l'organisation syndicale, où peu importe l'étiquette pourvu qu'elle ne serve pas de tremplin électoral ou de sinécure à des ambitieux doit suffire.

En effet, si l'éducation nécessaire est faite dans ces groupements, les individus quelles que soient leurs conceptions politiques ou religieuses d'aujourd'hui ne tarderont pas à s'en défaire et tomber d'accord sur les points les touchant tous (leur droit à la vie intégrale.) Devenus conscients, que viendraient faire parmi eux lois et législateurs ?

Qu'à un moment donné la majorité ou une minorité consciente entraînant la majorité, se refuse à travailler plus de huit heures ou moins par jour. Que pourra la loi ou le législateur ?

A. BEAURE.

Naïveté et Banditisme

Nous ne nous sommes jamais laissé aller à l'enthousiasme au vote d'une loi quelconque, sachant pertinemment tout ce qu'elle contient d'hypocrisie si pas d'odieus. Aussi la récente loi sur l'amnistie avec ses équivoques *Charmilleuses* nous laissait-elle certaine que Texier et ses co-inculpés dans les événements d'avril n'en bénéficieraient point.

Pour ces raisons, c'est avec un profond pessimisme qu'au meeting du 31 octobre

nous écoutions dire aux orateurs que point n'était besoin de continuer la circulation des listes de pétition en faveur de Texier, celui-ci étant à la veille d'être remis en liberté.

C'est aussi avec un haussement d'épaule d'incrédulité que, depuis ce jour, nous lisions quotidiennement sur le *Populaire du Centre* la relaxation prochaine de Texier. Tout fait prévoir aujourd'hui que tous les inculpés subiront la cour d'assises.

O naïveté ! Pauvres politiques ! Que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux ?

Si nous avions quelque foi en ce qu'on nomme ironiquement la justice, nous nous rallierions volontiers à l'idée que Chau'y manifesta au meeting, pour que sur leurs faces de valets de bandits, bandits eux-mêmes, les Delanney, de Forcrand et autres Villemeaud, reçoivent le soufflet d'un acquittement de leurs victimes.

Ce serait aussi une bonne réponse aux cabotins du marais Bourbon qui, à part la rentrée en sa chère patrie, de leur ex et futur collègue (les électeurs sont toujours électeurs) Déroutède, et l'absolution des escrocs de haut vol, ne voient dans une loi d'amnistie qu'un tintamarre de grosse-casse en faveur d'un renouvellement de mandat.

Amnistie ou autre chose intéressant les dépourvus de patrimoines, allons donc ! Tous les bonisseurs de la Chambre et du Sénat *Sem battent* souverainement, me fait observer l'humoriste Pierre Quiroul. Il a raison.

Quand donc, populo comprendra-t-il ainsi ?

J. DESJARDIN.

Piteries

Nous avons déjà les *Vingt-huit jours de Clairette* ; grâce à dame justice, nous possédons aujourd'hui les deux mois d'attente d'expulsion des Clairettes.

Certes, s'il avait été question d'opérer chez des anarchos, on l'eût fait avec plus de rapidité ; mais enfin, on s'est décidé à montrer tout l'intérêt que porte la loi à ces délicieuses religieuses d'une activité sans bornes. Ne s'objectez pas ! elles priaient tout le jour pour la France, et trouvaient par dessus le marché le temps de récolter de l'eau de vigne qu'elles vendaient à des prix très bas.... Cela vous étonne de voir que l'on achète l'eau de vigne, mais l'eau extraite des raisins ne se donne pas que je sache.

Si vous êtes surpris de si peu de chose, qu'auriez-vous dit si vous aviez été à la place de cet hospitalier monsieur Gerschell, qui avait porté sur son rapport, de seize à dix-sept cloîtrées (il n'en était pas à une près) et qui en découvrit vingt-deux du sexe féminin, plus deux bret....tes et enfin deux hommes, dont la *Gagatte du Centre* s'empressa de nous justifier la présence, en nous disant que le premier, Emmanuel Hervy (qui fit un discours bien senti) était là pour la représenter, et que le second ne représentait rien !

Nous connaissons M. Emmanuel Hervy, comme un chaud partisan des sœurs et intelligent bibliophile, mais non comme un confrère en journalisme, doublé d'un conférencier. Nous sommes heureux d'apprendre son entrée à la *Gogotte du Centre* ; un talent nouveau à ce vieil organe ne sera certes pas de trop.

Mais revenons en à.... (j'allais dire nos) leurs Clairettes ; le serrurier ayant failli renverser un saint au bras levé (probablement Saint Denis-Dussoubs) toute l'énergie dont fit preuve dans la suite, la supérieure risqua d'être gravement compromise ; heureusement que le saint en fut quitte pour la peur, et cette héroïque femme peut continuer à soutenir bravement le siège, n'abandonnant la place qu'à la force ! (effleurement d'épaule par la main du central).

A six heures du matin tout était fini.... pardon ! tout se reposait, pour le grand coup du soir.

Messieurs les cléricafards descendirent dans la rue pour protester contre la *loâ* (qui les frappait). Mais dame ! comme ils devenaient trop anarchistes, Monsieur Thinus *verbalisa* ; un prêtre, le journaliste Emmanuel Hervy, et son patron l'illustre Dubreuil.

Certes, nous ne nous réjouissons jamais des tracasseries policières, même lorsqu'elles frappent les amis du désordre capitaliste, mais qu'il nous soit permis de constater : que quand on *enprisonnait* nos camarades des manifestations révolutionnaires, ces mêmes journaux bourgeois, réclamaient dans leurs articles toutes les rigueurs judiciaires pour les arrêtés.

Aujourd'hui on *dresse procès-verbal* aux bourgeois, et ceux-ci crient bien fort pour

faire comprendre aux pouvoirs publics que les loups ne doivent pas se manger entre eux.

Pierre QUROUL.

Rippe... golade

" Nous déclarons bien hautement n'avoir rien de commun avec la presse réactionnaire et de conservation sociale.... "

(Paroles prononcées par Pierre Bertrand à la conférence Jaurès.)

Pour une économie de cent sous par tirage, l'administration du *Populaire* a décidé l'exploiteur Rippe à composer à la machine le nouveau quotidien, laissant ainsi sur le pavé une douzaine de compositeurs à la main.

Or, les machines ayant fait défaut, l'unité fut tiré et composé (en partie) au *Courrier du Centre* avec la signature de Rippe.

De là les souhaits de bienvenue si plats du *Courrier*. En toute logique, le canard devait être bien venu, puisqu'il sortait de chez du Theillet de la Mothe (que de mots pour désigner si peu).

Populo du Centre achetant sa réclame aux réacs. Est ce assez Rippe... golo !

Ce n'est rien ! je sais qu'on pourrait objecter que l'éducation révolutionnaire des exploités du *Populo* n'est pas encore achevée (l'unité ne datant que d'hier).

Mais voici :

L'organe des vrais possesseurs de la doctrine du maître Guesde, le *Socialiste du Centre*, a été composé en partie à la machine... non pas du réactionnaire *Courrier*... On se respecte !... mais bien de la royaliste *Gazette du Centre*, qui se fait un devoir de n'occuper que des non-syndiqués.

Crevez chômeurs ! Il n'y a pas de petites économies ! et qu'importe votre mort ! si par elle le triomphe électoral du socialisme est assuré.

Au reste, ceux qui seront encore de ce monde pourront, s'ils sont délégués du parti unifié, assister au grand congrès socialiste, qui se tiendra l'année prochaine... à Limoges.

Oh ! alors, vive la joie !

L. RONI.

A TRAVERS LES BAGNES

Au Coopé

Au sens théorique et économique du mot, il ne peut pas y avoir de bons patrons.

Extrait de la conférence de Raoul Fauconnet, du 26 octobre 1902, faite au syndicat des employés de commerce de Limoges.

Malgré toute la douleur que je pourrais avoir à constater où se trouve l'infamie dont il va être question, il ne m'appartient pas de me taire, mon silence serait une complicité ; les intérêts ouvriers se trouvant lésés, on ne peut en vouloir à celui qui découvre les canailleries, mais bien à ceux qui les commettent.

Il n'y a point de mesquines questions de parti lorsque le prolétariat souffre, et si mes amis se rendaient coupables d'abus, ils deviendraient du même coup des adversaires que mon devoir serait de démasquer en leur crachant mon mépris à la face.

* * *

Ceci se passe à l'estaminet connu sous le nom de Restaurant Coopératif.

Un des salariés de cette exploitation, travaillant dix-huit heures par jour (de huit heures du matin à deux heures de la nuit), se vit brutalement infliger l'ordre de foutre le camp (*sic*), sous prétexte que les chômeurs cordonniers — dont le garçon fait partie — n'étaient pas taillés à devenir des plongeurs (*resic*).

Cette malheureuse victime fit appel de la sentence au conseil d'administration et fut réintégré.

Mais cela dura ce que durent les roses ; le gérant s'étant vu infliger une défaite par le conseil d'administration devait se venger.

A quelque temps de là, le dimanche du... (mais peu importe la date), l'employé ayant été invité à aller entendre le maître Jaurès (dont la parole n'est plus un bateau depuis l'Unité), fut brutalement congédié par son salariant ; le prétexte était que le gérant (?) tribun ayant tenu ses auditeurs sous le charme de son moulin à paroles, le petit garçon limonadier fut en retard à sa limonade. (Grande cause, petit effet.)

Ce garçon étant payé mensuellement, voulut finir le mois ou qu'on lui en soldé le montant s'élevant à... (mais peu importe le prix). On refusa carrément tout subside et la situation du pauvre diable, ne lui permettant pas d'accepter la sentence des coopératiffiers, il assigna le gérant au conseil des prud'hommes, lequel condamna la société à verser quarante francs d'indemnité au plaignant.

C'est gentil, à peine ouvert, on mécontente ses salariés !

L. RONI.

Chez Lanternier

Là se trouve un individu répugnant et nauséabond, dans toute l'acception du mot. Répondant au nom de Théophile (pour les dames), il n'est pas de vexations et d'humiliations qu'il ne fasse subir à ses sous-ordres afin de satisfaire ses supérieurs pour obtenir d'eux gratifications ou sourires approbateurs.

Il me serait trop long d'énumérer les griefs que tous ses subordonnés pourraient reprocher à ce doge patronal qui, dernièrement, voyant son autorité méprisée par un d'eux, résolu d'appeler à l'aide ses amis les sergots pour chasser le récalcitrant.

Ce dernier n'obtempéra à la force qu'après avoir obtenu ce qu'il désirait.

Patience, garde-chiourme, tes sous-ordres ne sont pas tous des moutons de Panurge, tu le sais bien puisque tu les traite en chiens, mais ils deviendront enragés pour toi et ceux de ton acabit, alors gare les crocs.

UN EX-EXPLOITÉ DE LA CAGE CENTRALE.

Chez ce bon M. Montoux

RÉCOMPENSES A LA JAUNISSE

— Si je connaissais un délateur dans mon personnel, s'écriait un jour Montoux devant ses délégués ouvriers, je serais le premier à le stigmatiser et à l'éconduire.

Ce propos tenu deux mois avant la grève fut bien vite oublié, au contraire, les mouchards l'ont puissamment secondé dans son œuvre malpropre.

En avril dernier, le jeune éphèbe qui, sous l'égide paternelle, dirigeait le bague de la rue Beyrand, avisant un délégué (!?) du montage, pâle hypocrite, proxénète à ses heures, lui dit incontinent (venant d'apprendre que l'auto de l'omnipotent Haviland flambait) :

— Voyez vous, la violence appelle toujours la violence.

Cet aphorisme signifiait pour lui, apparemment : Les ouvriers se vengent de la tyrannie patronale, c'est justice.

Son ignare compétiteur n'y comprit rien, tant il est naïf.

Aujourd'hui, ces propos semblent étranges, étant donnée la désinvolture avec laquelle on y traite les exploités sans égards aucun pour ces braves jaunes qui, comme les camarades, subissent le joug commun.

Tout dernièrement, un triste sire, crétin surtout, dont la femme se rendait à Paris — copier la mode, ma chère ! — pris subitement d'une crise de paresse — il y est très sujet — notre individu voulut accompagner sa douce moitié (comme à la Bourse) pour ce voyage de circonstance ; mais, comme depuis le nouvel agencement il faut demander toute permission d'absence à son garde-chiourme respectif, sur le refus catégorique de ce dernier, il s'adressa au fils à papa qui accorda, mais à condition, qu'il l'obtienne aussi du contremaître ; il n'eut garde de lui dire qu'il venait d'essuyer une réponse négative et partit relativement confiant dans la parole du jeune manitou — c'était la meilleure en somme. A son retour,

la semaine suivante, l'irascible contremaître ne voulut rien entendre ne lui ayant rien accordé personnellement ; il le mit à la porte, et le jeune tyranneau acquiesça bénévolement.

Après quinze jours de pleurs et de supplications, notre balladeur fut réintégré, mais au prix de quelles bassesses et platitudes !

Il est bon de remarquer que tout ex-gréviste eût été sans recours pour un fait analogue, voire moindre.

Disons en passant que l'intraitable contre-coup en question est ce fameux conseiller d'arrondissement socialiste (oh combien !) qui fit courir tous les électeurs au dernier scrutin : le fourbe. Ce monsieur avait pris, lui, huit jours de vacances fin septembre dernier, sans doute pour se reposer de la fatigue gagnée en roulant ceux qui jadis lui firent sa situation actuelle.

On nous apprend aussi, d'autre part, que l'ex-patron de l'avenue du Pont-Neuf, le loufoque qui, sans vergogne, accepta cyniquement de remplacer l'un des coseurs à la machine durant le conflit, vient d'être mis en disponibilité au chausson, tant ses aptitudes sont supérieures. La série continue.

Après tant de servilisme voici ce qui échoit aux traitres : la mise au rancard ou la porte, sans compter les turpitudes sans nombre qu'ils subissent. C'est la justice immanente, en attendant l'autre.

Bravo ! Montoux, continue camarade !!
(A suivre) MORISS.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :
L'ALMANACH ILLUSTRÉ DE LA RÉVOLUTION pour 1906. — Principaux articles :

Patriotisme électoral, par Gustave Hervé ; La Révolution et les paysans, Emile Pouget ; Le surmenage, Michel Petit ; Syndicalisme et Révolution, A. Girard ; Le Subventionnisme, A. Villeval ; Conscrits, René Chaughi ; Henri Chapoutot ; Elisée Reclus, avec portrait, P. Kropotkine ; La Révolution russe, M. Lenglet ; Colonisation anarchiste, J. Grave ; Claude Tillier, Lucien Descaves, etc., etc. Nombreux dessins par Delannoy, L. Hénauld, Willaume, Favard, Joujou, Berger. Portraits, reproductions d'affiches, éphémérides des grands faits de l'année, etc., etc. Belle série de primes aux acheteurs.

L'exemplaire, 0 fr. 30 ; par la poste, 0 fr. 40. Conditions spéciales aux vendeurs. En dépôt à l'Ordre.

ÉLÉMENTS DE SCIENCE SOCIALE, ou religion physique, sexuelle et naturelle. Exposé sur la véritable cause et sur le remède des trois principaux maux de la société : la pauvreté, la prostitution et le célibat, par Georges Drysdale, docteur en médecine, 6^e édition, traduite d'après la 32^e édition anglaise, 331 pages. Prix, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50.

Publié par *Régénération*, 27, rue de la Duée, Paris XX^e.

Ce livre, écrit par un savant et un homme de cœur, est dédié aux pauvres et aux souffrants.

C'est l'exposé détaillé des éléments les plus importants de la science sociale, de

l'économie politique (lois de production, de distribution, d'échange), et surtout du principe ou loi de population de Malthus, dont tant de gens parlent et que si peu connaissent. De cette loi, l'auteur déduit les conséquences logiques au point de vue humain, social, familial, individuel, et montre que le véritable remède aux maux dont souffrent les pauvres, c'est la copulation préventive, la limitation volontaire des naissances, la procréation consciente et limitée. La question sexuelle est donc abordée par lui avec audace et dignité, non seulement au point de vue général, mais au point de vue individuel, intime, médical, pratique. Bon nombre de chapitres sont consacrés à l'exposé de la reproduction humaine, des maladies génitales, des désordres des fonctions génératrices chez l'homme et la femme, des maux résultant de la continence, de l'excès ou de l'abus sexuels.

D'autres questions non moins importantes ou intéressantes sont abordées par l'auteur. Citons, entre autres, les études sur la prostitution, l'abolition de la guerre, l'extinction des maladies contagieuses, etc.

Ce livre est admirable, non seulement par ses pensées strictement scientifiques, logiques, larges et libérales, mais par le profond sentiment d'humanité et la chaleur de cœur qui animent son auteur.

L'étude de cet ouvrage, qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe et a eu de nombreuses éditions, est indispensable à tous les propagandistes avancés, à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes sociaux.

Gabriel GIROUD. — **POPULATION ET SUBSISTANCES, essai d'arithmétique.** — In 16, 60 pages et deux tableaux statistiques. Prix, 1 fr. — Librairie C. Reinwald, Schleicher frères et C^o, 45, rue des Saints-Pères, Paris.

C'est une opinion très répandue que la terre fournit amplement les matières alimentaires nécessaires aux humains.

Mais sur quoi cette opinion s'appuie-t-elle ? N'est-ce pas une idée *a priori* ?

Jamais on ne l'a sérieusement basée sur des faits, sur des statistiques, sur une sorte de bilan des productions mondiales agricoles et horticoles. Jamais non plus on n'a pris garde à ce fait que beaucoup de ces produits sont consommés par les animaux.

La brochure de M. Gabriel Giroud donne, avec l'approximation permise par les statistiques, une idée de la relation qui existe entre ces deux termes : population et subsistances. C'est une étude très consciencieuse, s'appuyant sur les données fournies par les savants, statisticiens et économistes les plus autorisés.

La conclusion de M. Giroud est celle-ci : « On peut avancer, sans trop de hardiesse, qu'il manque un tiers environ d'aliments à la ration qui revient à chaque humain dans le partage des produits de la terre. La terre ne nourrirait que les deux tiers de ses habitants. Les hommes disposeraient de deux parts pour trois ».

Des tableaux statistiques donnant, avec le détail des productions de chaque pays en céréales diverses (froment, seigle, orge, avoine, maïs, riz, millet, manioc, sorgho), en légumineuses, en pommes de terre, en viande, en beurre et fromage, etc., le nombre des animaux qui vivent et l'homme sur quelques-uns de ces produits sont joints à l'ouvrage.

En vente à *Régénération*, 27, rue de la Duée, Paris XX^e.

TERRE ET LIBERTÉ, organe régional de propagande révolutionnaire. Bi-mensuel. Abonnement, 2 fr. par an, à Saint-Cyr-les-Colons (Yonne).

CONTES ET CROQUIS.

L'ORDRE NATUREL, clameurs libertaires antiscientifiques. Numéro unique, souscription volontaire. S'adresser au camarade Henri Zisly, 14, rue Jean-Robert, Paris. Textes et documents de Spirus Gay, Paillette, Em. Gravelle, Henri Beylie, Fouque, Ch. Laurent, R. Gillot, G. Butaud, Onésime Reclus, Elisée Reclus, Prosper Castanier, Henri Zisly, etc.

Nous avons reçu :

Le Balai Social, 67, rue Porte-aux-Saints, Mantes-sur-Seine.

Boletín de la Escuela moderna, Barcelone (Espagne).

Der Wekruf, de langue allemande et italienne, Zurich (Suisse).

"L'Ordre" est en vente

A Saint-Léonard, chez M^{me} Gavet, dépositaire de journaux.

A Bellac, librairie Vinson, 2, rue du Cocq.

A Saint-Junien, au Groupe de Jeunesse syndicaliste.

Groupe de propagande

Communiste-Anarchiste

Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au local de l'Ordre.

Causerie par un camarade.

Tous les partisans d'une discussion libre et courtoise sont admis sans formalité.

Entrée gratuite.

Souscription pour "L'Ordre"

Fauvette.....	» 50
Légrand.....	» 50
Dutranchet.....	» 50
L. Duverger.....	1 »
TOTAL.....	2 50

PETITE CORRESPONDANCE

Zisly. — La place nous fait défaut pour le mouvement ouvrier.

Crescent. — Nous avons en mains un article analogue au vôtre que nous n'insérons faute de place. A l'avenir, n'écrivez que sur un côté de la page.

E. Girault. — Nous annoncerons tes nouvelles brochures dans le prochain numéro. Peux-tu nous en expédier cent diverses, et ta note en même temps.

B... à Saint-Junien. — Trop tard pour ta copie. Au prochain numéro. Le service a été fait pour les abonnés, mais, ne pourrions nous pas expédier en bloc à la J. S. et celle-ci se charger de la distribution ? Cela nous éviterait des frais et le service serait plus sûr.

U. P. de l'ancienne route d'Aixe. — Reçu copie trop tard. Au prochain numéro.

L. M. à Saint-Léonard. — La popotte électorale de T... ou de P. ainsi que des autres nous laisse indifférent. Nous les combattons tous, se diraient-ils anarchistes. Prenez-en bonne note.

Même réponse à Saint-Yrieix.

A. B.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , N. Dieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
<i>Enseignement bougeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Dieuwenhuis, couverture de Caran d'Aché.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénauld.....	» 10
<i>L'Anarchie et l'Eglise</i> , Reclus et Gayou, couverture de Daumont.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière</i> , par Nettlau, couverture de Delannoy.....	» 10
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochard.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Malatesta.....	» 15
<i>Aux anarchistes qui ignorent</i> , par Ch. Albert, couverture de Couturier.....	» 05
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille.....	» 10
<i>La morale anarchiste</i> , par Kropotkine, couverture de Rysselberghe.....	» 10

<i>L'Anarchie</i> , par Girard.....	» 05
<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannet.....	» 10
<i>Immoralité du mariage</i> , par Chaughi.....	» 10
<i>Légitimation des acts de révolte</i> , par G. Etiévant.....	» 10
<i>Manuel du Soldat</i>	» 10
<i>En période électorale</i> , de Malatesta.....	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry.....	» 10
<i>Libre examen</i> , par Paraf-Javal.....	» 25
<i>La Peste religieuse</i> , par Most.....	» 05
<i>L'absurdité de la politique</i> , par Paraf-Javal.....	» 05
<i>La liberté de l'enseignement</i>	» 05
<i>Si j'avais à parler aux électeurs</i> , par J. Grave.....	» 10
<i>L'élection du maire de la commune</i> (force électorale), par Léonard.....	» 10
<i>Les crimes de Dieu</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Entretien d'un philosophe avec la marchande de ***</i> , par Diderot.....	» 10
<i>Travailleur tu ne voteras point ! Soldat tu ne tireras point</i> , par E. Girault.....	» 05
<i>Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire</i>	» 10
<i>Justice</i> , par le docteur Henri Fischer.....	» 15
<i>L'évolution légale et l'anarchie</i> , par Elisée Reclus.....	» 10
<i>La grande grève des docks</i> , par Kropotkine.....	» 10
<i>La guerre</i> , par Octave Mirbeau.....	» 25
<i>Le parlementarisme et la classe ouvrière</i> , par Georges Thonar.....	» 10
<i>Un peu de théorie</i> , par Malatesta.....	» 10
<i>Pour la vie</i> , par A. Myrial.....	» 50
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle.....	» 10
<i>Fin de la Congrégation. — Commencement de la Révolution</i>	» 20
<i>La femme dans les U. P. et dans les syndicats</i>	» 10

<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine.....	» 25
<i>La ruche à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
<i>Documents socialistes</i> , par Dol.....	» 30
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot.....	» 10
<i>Pages d'histoire socialiste</i>	» 25
<i>Le grand fléau</i> , par E. Girault.....	» 20
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Fuedberg.....	» 10
<i>Les jésuites contre le peuple</i> , par M. Zévaco.....	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Le Syndicat</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Reponses aux paroles d'une croyante</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Vers le bonheur</i> , par Sébastien Faure.....	» 10
<i>Œuvres de Sautaret</i> : Le Pacte, 0,50 ; Etat d'âme, 0,10 ; Désenchantements, 0,50 ; Lueurs Economiques, 0,50.	

Par la poste, 0,05 centimes en plus

CHANSONS

<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i>	» 10
<i>L'Internationale</i> , Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine</i> , Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images.....	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Vivement, brav' Ouvrier, etc.</i>	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Lincoln</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! freres de misère, Les Affranchis</i>	» 10

<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

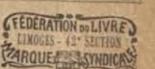
JOURNAUX A LIRE :

<i>Les Temps Nouveaux</i> , ex-journal LA RÉVOLTE, le numéro : 0,10 cent.
<i>Le Libertaire</i> , le numéro : 0,10 cent.
<i>L'Anarchie</i> , — 0,10 cent.
<i>Germinal</i> (bi-mensuel), le num ^o : 0,05 cent.
<i>L'Avant Garde</i> , socialiste, syndicaliste, révolutionnaire, le numéro : 0,10 cent. (hebdomadaire).

Tous ces journaux sont en dépôt à Limoges, chez BALESTAT, ANALIN, MOREAU (kiosque), place Denis-Dussoubs, et au bureau de L'ORDRE.

La Voix du Peuple, organe de la Confédération Générale du Travail (hebdomadaire), le numéro : **0,10** cent.

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHOÛ

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9